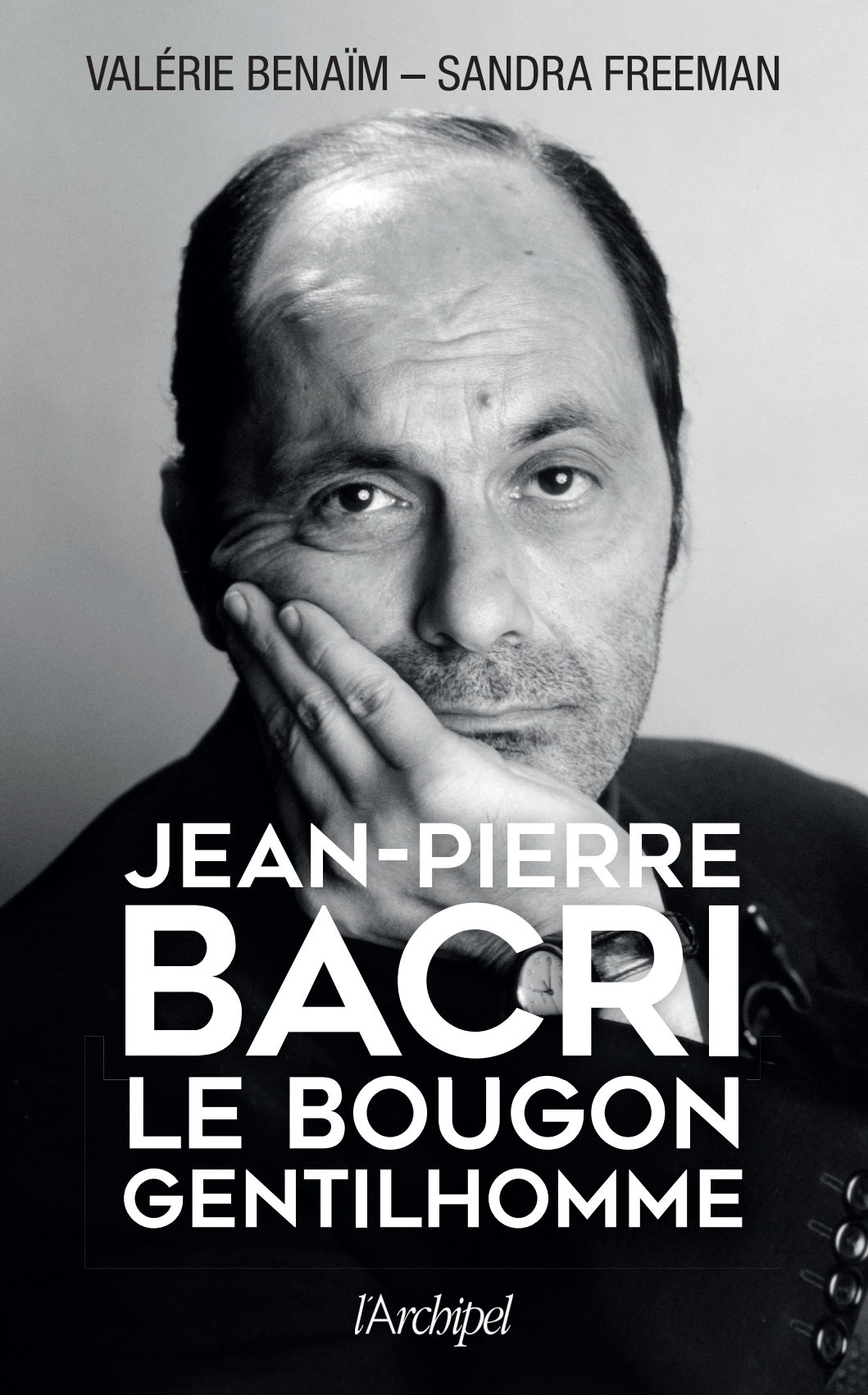


VALÉRIE BENAÏM – SANDRA FREEMAN

A black and white close-up portrait of Jean-Pierre Bacri. He is looking directly at the camera with a serious expression. His right hand is raised to his face, with his fingers resting against his cheek and chin. He has dark hair, a receding hairline, and a light beard. He is wearing a dark jacket. The background is a plain, light color.

**JEAN-PIERRE
BACRI
LE BOUGON
GENTILHOMME**

l'Archipel

DES MÊMES AUTRICES

SANDRA FREEMAN

L'école vide son sac, Éditions du Moment, 2009.

VALÉRIE BENAÏM

Carla et Nicolas, la véritable histoire (avec Yves Azeroual),
Archipoche, 2008.

Kiffeuse en série, chercher en chaque chose un petit rayon de soleil !,
First, 2019.

VALÉRIE BENAÏM
SANDRA FREEMAN

JEAN-PIERRE BACRI

LE BOUGON GENTILHOMME

l'Archipel

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

ISBN 978-2-8098-4346-0

Copyright © L'Archipel, 2022.

*À Anouchka, Elena et Tom
À Jean-Rémy et Patrice*

Parce qu'il y a un air...

Avant-propos

«Bacri est mort. Décidément, 2021 commence mal!» Le 18 janvier 2021, la toile s'assombrit de milliers de messages désespérés. Quelques semaines auparavant, nous nous étions souhaité avec une intensité particulière une joyeuse nouvelle année, pour fuir 2020 la mortifère.

Jean-Pierre Bacri, toute sa vie catalogué par certains comme un acteur pour bobos de gauche, est maintenant salué et pleuré par la France entière. Chacun a le sentiment de perdre un proche. Pourquoi avons-nous l'impression qu'un frère, un père, un intime vient de nous quitter? Avec son esprit lumineux et son allure renfrognée, Bacri a réussi à gagner nos cœurs sans jamais chercher à plaire. Bien au contraire.

Alors, pourquoi aime-t-on ce bougon gentilhomme?

Sans doute parce que l'acteur, ses personnages et ses films résonnent en nous et en disent long sur notre histoire française. Comment ce jeune garçon d'origine

modeste, arrivé d'Algérie en 1962 à Cannes, est-il devenu une figure si appréciée du cinéma français? Quelle fut l'influence qu'exercèrent ses racines pieds-noirs? De quelle façon ce « mec plutôt bien » a-t-il gravi le chemin vers la notoriété sans jamais oublier qui il était? Par le témoignage de proches qui l'ont accompagné dès son plus jeune âge et de personnalités qui l'ont côtoyé sous les projecteurs, nous comprendrons comment son territoire s'est progressivement étendu au théâtre et au cinéma, au gré de ses rencontres, mais aussi grâce à ses convictions politiques et citoyennes.

L'œuvre de Bacri va au-delà de l'image de l'acteur et de son jeu si singulier. Elle est bien sûr aussi marquée par l'esprit de l'auteur, par le regard qu'il porte sur les êtres et sa quête d'humanité. Avec Agnès Jaoui, son alter ego et l'amour de sa vie, il distille ses convictions dans tous les films qu'ils écrivent et réalisent ensemble. « J'aime pas les mecs parfaits à qui le monde fait des misères. Pour moi, un être humain, c'est du désarroi sur pattes »!

Était-il lui-même ce genre d'anti-héros, un désespéré sur pattes? A-t-il vraiment été le jeune Cannois réac qu'il a voulu décrire? A-t-il toujours vécu en phase avec l'éthique, l'engagement et la considération qu'il a choisi de prôner?

Il n'existe pas une seule vérité Bacri! Il y a l'authenticité d'un homme terriblement drôle, méprisant toute forme de mépris. Il y a un être humain, souvent confronté à ses nombreux paradoxes. Et puis, il y a aussi ce comédien, qui ne compose pas et refuse tout jeu qui

sonne faux. « Les types éclatants de bonheur, je n’y crois pas, alors je n’ai pas envie de les jouer. On croit que ça existe et ils finissent par se tirer une balle dans la bouche! »

Tout l’enjeu, en croquant ce « Bougon gentilhomme », est pour nous de tirer le fil narratif d’une vie pudique et d’une carrière qui, du *Grand Pardon* au *Sens de la fête* en passant par *Mes meilleurs copains*, *Cuisine et dépendances*, *Le Goût des autres*, pour ne citer qu’eux, jalonnent nos souvenirs et racontent aussi un peu de nos vies depuis quarante ans.

Bacri a toujours préféré interpréter cet homme ordinaire auquel chacun s’identifie facilement. Car cet homme ordinaire – en aucun cas médiocre – ne se retrouve jamais englué dans sa condition. Il peut évoluer et s’émanciper. Pour l’avoir lui-même vécu, Jean-Pierre Bacri a prouvé sans ostentation par son parcours de vie qu’on peut se libérer de toute forme de déterminisme et devenir tout simplement soi : un type qui ne triche pas, qui dit ses quatre vérités et qui fait marrer.

Démonstration !

1

Le Grand Pardon... Une enfance de Castiglione à Cannes

Paris, VIII^e arrondissement. Un grand type, cheveux noirs gominés en arrière, costume rayé blanc et noir assorti d'une large cravate à pois, entre dans le restaurant La Fermette Marbeuf et s'approche d'une des tables, d'un pas décidé. Deux hommes finissent de déjeuner. Le réalisateur Alexandre Arcady interrompt sa conversation, subjugué par cette apparition. C'est une révélation : sourire en coin, canaille, gourmette au poignet, chevalière au doigt, il l'examine en détail. Ce type est celui qu'il cherche : le prototype du personnage qu'il lui faut pour son prochain film, *Le Grand Pardon*. Le réalisateur s'exclame : « Écoutez, on ne se connaît pas. Roger m'a parlé de vous, j'ai fait la bêtise de ne pas vous rencontrer plus tôt. Je ne sais pas si vous êtes acteur, mais vous allez avoir le rôle d'Azoulay, car c'est parfaitement vous¹ ! » À trente et un ans,

1. Sauf mention contraire, les citations proviennent des entretiens menés par les autrices.

Jean-Pierre Bacri vient d'obtenir le rôle qui va le faire connaître du grand public et lui coller à la peau un bon bout de temps. Roger Hanin, l'autre convive, qui a monté le coup en douce et imposé cette rencontre à son réalisateur, est ravi. Jean-Pierre, son protégé, va lui donner la réplique, à lui, le parrain.

Ce n'est pas le premier rôle de Bacri au cinéma, il a déjà joué un anesthésiste, deux ans plus tôt, dans *Le Toubib* de Pierre Granier-Deferre. Mais c'est ce personnage de Jacky Azoulay, le proxénète, qui le révèle. Le film connaît un succès populaire en ce début d'année 1982, marquée par l'augmentation de la fréquentation des salles de cinéma partout en France. C'est un polar d'un genre nouveau, comme un cousin français du classique de Francis Ford Coppola *Le Parrain*. Le souvenir de la guerre d'Algérie, qui s'est achevée en 1962, est encore dans tous les esprits.

Pour Jean-Pierre Bacri, lui-même rapatrié d'Algérie, arrivé à Cannes en 1962 avec ses parents et sa sœur, c'est l'occasion de participer au récit de la grande histoire et de raconter quelque chose de la sienne. Il la mettra néanmoins rapidement à distance, ne souhaitant pas être catalogué comme « acteur pied-noir », et n'aura de cesse de minimiser l'importance de cet événement traumatique, de son enfance en Algérie et de ses origines. Mais il a déjà un certain goût pour l'histoire. Peu de films à l'époque abordent cet épisode douloureux. Jean-Luc Godard s'y est attelé en 1960 avec *Le Petit Soldat* mais *Le Grand Pardon* est le premier film qui donne la parole aux juifs pieds-noirs. Il va devenir culte.

Le scénario s'inspire de l'histoire d'une fratrie dont les activités criminelles ont défrayé la chronique dans les années 1970. Arcady les appelle les Bettoun ; en réalité, il s'est documenté sur les frères Zemour, surnommés les Z par le milieu. Cinq frères d'une famille juive d'Algérie qui deviendront des figures du grand banditisme. Lorsque le tournage débute, les frères sont encore vivants (quatre d'entre eux mourront sous les balles lors de différents règlements de compte) et ne voient pas le film d'un très bon œil. La production reçoit des menaces, qui sont prises au sérieux. François Mitterrand, élu président un an plus tôt – dont Roger Hanin est le beau-frère –, et Gaston Defferre, alors ministre de l'Intérieur, sont alertés. Une escorte policière est dépêchée sur le tournage. Le film, le réalisateur et les comédiens sont protégés. Chaque soir, le négatif ne reste pas au laboratoire, il est acheminé vers le coffre d'une banque et le stagiaire chargé d'apporter les rushes au développement ne connaît son itinéraire qu'au dernier moment. On imagine la tension sur le tournage. Elle est en réalité largement dégoupillée par les grenades de rires que balance le jeune Bacri à tout instant. Il a le don de capter très vite ce qui l'entoure et fait s'esclaffer son mentor du moment Roger Hanin, Gérard Darmon son complice depuis le cours Simon, Sam Karmann qui restera son ami pour la vie, mais aussi Richard Berry, Bernard Giraudeau, Richard Bohringer, Jean Benguigui et tous les autres acteurs du film.

Quant à son rôle de Jacky Azoulay, Jean-Pierre y a longuement réfléchi et ses propositions stupéfient

le réalisateur Alexandre Arcady qui a l'impression de retrouver un membre de sa famille. « Je revoyais mon oncle Coco qui était vraiment souteneur, lui. On disait de lui "qu'est-ce qu'il fait Coco ? il se débrouille", c'était l'expression pour ne pas dire la réalité des choses. Il me faisait tellement penser à lui, c'était hallucinant. » En proxénète pied-noir, Jean-Pierre Bacri est plus vrai que nature. Son talent d'acteur est éclatant et chacun, quarante ans après, se souvient de sa façon de jouer le mari sanguin, quand sa femme fait tomber un noyau de cerise sur sa chemise alors qu'il est en train d'expliquer ce qu'est le blanchiment d'argent à quelques sous-fifres, de son mouvement de la main pour l'écarter d'un « youyouyou » ou de sa manière de clamer joyeusement « Champion du monde » ! Cette exclamation résonnera des années après, dans un autre film sur la communauté séfarade, *La Vérité si je mens* de Thomas Gilou, auquel Bacri ne voudra pas participer.

Pour assurer la promotion du *Grand Pardon*, Roger Hanin, Gérard Darmon, Alexandre Arcady et Jean-Pierre Bacri sont invités en Israël. Une avant-première a lieu dans la plus grande salle de Tel-Aviv. Le film est bien accueilli et l'équipe est invitée à rencontrer le président de la République israélien à Jérusalem. Ces égards ne sont sans doute pas étrangers au fait que l'acteur principal, Roger Hanin, est le beau-frère du président français. Les comédiens et le réalisateur ne boudent pas leur plaisir. Après une rencontre assez protocolaire, on se détend, chacun prend des photos. L'atmosphère est joyeuse, l'équipe visite Jaffa, fait le tour des bonnes tables et va en boîte de nuit à

Tel-Aviv. Jean-Pierre n'est pas insensible au charme des jolies Israéliennes.

Mais il est temps de rentrer à Paris. Le jour du départ, au petit matin, accoudés à la balustrade sur le toit de l'hôtel, Bacri, Darmon et Arcady terminent leur petit déjeuner face à la mer en contemplant paisiblement l'horizon, quand ils voient passer sur l'eau une armada de bateaux se dirigeant vers le nord, suivie par des hélicoptères, puis des avions. « On pensait tous que c'était une manœuvre militaire », se rappelle Alexandre Arcady. C'est en réalité le début de la guerre du Liban. Elle commence ce jour-là, sous leurs yeux, alors qu'ils sont venus présenter *Le Grand Pardon*.

Jean-Pierre Bacri ne retournera pas en Israël et ne s'exprimera pas sur le moment, mais plus tard, à chaque fois qu'on le questionnera sur la politique du pays, il appellera les Israéliens « qui se battent pour la paix » à « ne pas lâcher l'affaire¹ », trouvant « lamentable ce qui se passe en Israël et en Palestine² ».

Ces déclarations dérangent une partie de la communauté juive. Certains s'en émeuvent encore, l'accusant de jouer alors le jeu des antisémites et de ne pas soutenir les siens, voire de se renier. Il est né dans une famille juive séfarade en Algérie. Pour les responsables de la communauté, il doit être des leurs. Jean-Pierre, lui, fait un pas de côté. S'il peut donner son cœur ou s'attacher à une cause, il refuse toute appartenance et se sent toujours libre. « J'ai été totalement admiratif d'Israël jusqu'au septième jour

1. « Jean-Pierre Bacri s'adresse à Israël », *Jerusalem Post*, édition française, entretien avec Sandrine Ben David, 4 décembre 2009.

2. « Jaoui/Bacri ne l'envoient pas dire », *L'Humanité*, entretien avec Fodé Sylla, 7 juillet 2001.

de la guerre des Six-Jours. J'avais seize ans, et j'étais "avec eux", comme on dit. C'était un pays jeune, qui n'acceptait pas qu'on le remette en cause, qui se défendait, qui a su qu'il allait être agressé de toutes parts et qui a réglé le problème de façon radicale, en rentrant "dans le salon des gens". Vous savez, moi, si j'ai un problème de voisinage avec quelqu'un, et que ma survie en dépend, je ne me laisse pas faire. Je vais jusque dans son salon, et je lui casse la tête, à ce voisin. Je lui casse la tête dans son salon. C'est ce qu'Israël a fait. Et jusque-là, je dis "Bravo!", mais après, je sors de chez lui. Et je rentre chez moi. Tant qu'Israël ne fera pas ça, ils ne seront jamais forts. Ils seront toujours vulnérables. Lorsque Israël réintègrera les frontières de 1967 et respectera les Palestiniens, comme les juifs ont envie d'être respectés, alors je serai de nouveau "avec eux". Ce peuple qui, depuis des millénaires, a acquis, pour son malheur, une telle culture de la persécution, ce peuple devrait être "irréprochable", et absolument parfait en ce qui concerne les autres. Nous ne devrions jamais mépriser, jamais humilier un autre peuple. On devrait être les premiers de la classe¹!»

L'acteur Bacri a prêté ses traits au chantant et insouciant proxénète juif pied-noir Azoulay. Mais l'homme porte une autre conscience et un regard politique tranché, tenant à ce que les accords d'Oslo soient un jour respectés et que lui-même soit « encore vivant pour voir ces deux pays cohabiter, sinon en paix, au moins normalement² ».

1. «Jean-Pierre Bacri s'adresse à Israël», *Jerusalem Post*, édition française, entretien avec Sandrine Ben David, 4 décembre 2009.

2. «Jaoui/Bacri ne l'envoient pas dire », *L'Humanité*, entretien avec Fodé Sylla, 7 juillet 2001.

Un an plus tard, en 1983, Alexandre Arcady fait de nouveau appel à lui. Cette fois, il n'est plus du «gang des pieds-noirs», mais incarne Norbert Castelli dans *Le Grand Carnaval* avec son ami – presque son frangin – Gérard Darmon. À cette époque l'amitié est plus importante que la vie affective et amoureuse. Ils ont le même humour, le même esprit et sont sans cesse ensemble. Leurs deux rôles dans ce nouveau film sont écrits sur mesure mais sont inspirés de cousins d'Arcady, deux soudeurs – des réparateurs de radiateurs – très... soudés, ayant des personnalités différentes mais complémentaires. Roger Hanin et Sam Karmann sont aussi de la partie. Le film se situe en 1942 lorsque les Américains débarquent à Tadjira, petite ville d'Algérie. La population va devoir s'adapter à ces nouveaux arrivants... Bacri joue «le cousin qu'on a toujours connu», un type marié très tôt avec une femme insupportable, qui a des enfants un peu par hasard et qui ne pense qu'à une seule chose : être insouciant avec ses copains, en buvant de l'anisette. Le réalisateur est une fois encore bluffé par la proximité de Bacri avec son personnage.

Bacri retrouve instinctivement les gestes naturels des gens de là-bas, la façon de casser le contrefort des chaussures pour en faire des savates par exemple. Son physique, son léger accent, ses expressions, sa façon de phraser, de ponctuer, de rythmer la langue, très proche de la communauté pied-noire, qu'il connaît bien, servent son personnage. Il s'inspire des gens qu'il a connus quand il était petit en Algérie et les fait revivre avec plaisir.

Le tournage a lieu en Tunisie et, une fois encore, l'humeur est au beau fixe ; Jean-Pierre amuse volontiers

l'équipe. Il imite les speakerines de la télévision tunisienne. Il caricature les chroniqueurs sportifs, feint de parler l'arabe en racontant n'importe quoi. « Il était d'une drôlerie incroyable, se souvient Alexandre Arcady. Il refaisait parfaitement ce qu'on percevait à la télé où tous les commentaires se terminaient par "Habib Bourguiba!", "Machin va passer le ballon... Habib Bourguiba!", "Truc marque un penalty... Habib Bourguiba!" » Il a un naturel comique incontestable et une grande gueule joyeuse, sympathique et solaire. On l'apprécie et « à la demande générale » comme le répète Roger Hanin, il refait son numéro à l'infini. Son auditoire est à chaque fois plus hilare.

L'authenticité de jeu de Jean-Pierre Bacri séduit les professionnels du cinéma et conquiert petit à petit le cœur de chacun. Il sait être notre cousin, notre frère, notre voisin, notre amant, comme une évidence. Ici il est le juif, là il est l'Algérien, et parvient à n'être étranger à personne.

Pour autant, il ne veut déjà pas être récupéré par quiconque ou appartenir à qui que ce soit. Et, lorsque Arcady, après avoir acheté les droits du livre, lui propose un troisième film, *Dernier été à Tanger*, qu'il a cette fois écrit pour lui, avec un personnage de détective des années 1950 construit autour de lui, Bacri refuse. Arcady est vexé. « À mon avis, il ne voulait plus tourner avec moi parce que j'étais trop marqué juif communautaire et Algérie. J'étais catalogué. Il a voulu se mettre en retrait de ça. » Son ami, le comédien Grégoire Oestermann rencontré alors qu'ils avaient à peine vingt ans au cours Simon, confirme mais tempère. « Il n'avait pas

du tout de mépris pour Arcady, c'est juste qu'il ne voulait pas avoir une étiquette, le côté pied-noir, tout ça, il n'en avait pas envie... c'était pour lui inimaginable... » Une des raisons pour lesquelles, dès le cours Simon, il s'emploie à gommer son léger accent pied-noir car, comme le dit toujours Grégoire Oestermann : « Il voulait pouvoir tout jouer et on ne joue pas du théâtre classique avec l'accent pied-noir. C'est compliqué de jouer Marivaux, par exemple, on sait qu'on va faire rire tout le monde! »

Jean-Pierre Bacri ne supporte pas les étiquettes, les communautés, le communautarisme. Il déteste le sentiment d'appartenance et encore plus d'être fondu dans un tout. Il veut être ce « citoyen du monde » qui « ne parle jamais pour la communauté X ou Y », mais « pour la communauté française ». « C'est d'ailleurs la seule que je connaisse. Une communauté de culture de langue, de références communes. Les ghettos ne m'intéressent pas. C'est pour cela que je ne suis pas un homme qui parle de ses origines. Trop de gens se sentent obligés de les défendre en excluant les autres¹. »

1. « Jaoui/Bacri ne l'envoient pas dire », *L'Humanité*, entretien avec Fodé Sylla, 7 juillet 2001.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/larchipel/45

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[@editionsdelarchipel](https://www.instagram.com/editionsdelarchipel/)

Achévé de numériser
par Atlant'Communication